



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B
(Les captifs de la Forêt Noire)
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone TRInité 78-44



Compte chèques postaux : Amicale X A, B, C : Paris 4261-13
Amicale V B : Paris 4841-48

Un lendemain qui chante

L'organisation d'une Journée Nationale est une tâche évidemment ingrate, mais elle peut apporter, en compensation, différents motifs de satisfaction.

Ces motifs, qui sont la récompense des organisateurs, nous les avons eus le 30 septembre, à Rueil-Malmaison.

La première raison de nous réjouir a été fournie par le nombre des participants. Plus de 150 fidèles amicalistes, dont certains venus de très loin, étaient, en effet, présents au rendez-vous de l'Amitié. Le Bureau, pour sa part, se trouvait réuni au grand complet, avec les Vice-Présidents de province, HOMMEYER, d'Epinal, et le R. P. VERNOUX, des Deux-Sèvres.

Un autre sujet de satisfaction, aussi important, nous a été donné par la délégation belge, particulièrement nombreuse cette année et qui comprenait, entre autres, des vieux amis de toujours, tels que le Médecin-Colonel DAVID, ISTA, notre représentant en Belgique; HERMANS, STASSE, ADAM, GUYAUX et DAULIE. La présence de ce dernier nous a fait grand plaisir, car il s'était déplacé spécialement, en souvenir des années passées ensemble dans la région de Biberach.

D'autre part, nous avons été très sensibles à la cordialité de la réception offerte par la Municipalité de Rueil-Malmaison. Pour cet accueil qu'on sentait chaleureux et spontané et qui a été pleinement apprécié par tous les invités, nous tenons à remercier très sincèrement M. POURTOUT, Maire de Rueil, ainsi que tous les Membres du Conseil Municipal.

Nous avons été également très heureux de compter parmi les participants, Mgr PETIT, Chancelier de l'Evêché de Versailles, ancien des stalags X, qui nous a tenus sous le charme de son éloquence, par une allocution d'une haute élévation de pensée, et M. l'Abbé DERISOUD, ancien d'Ulm, venu de Savoie, qui célébra la Messe du Souvenir.

Mais il est aussi une autre présence que nous avons remarquée avec beaucoup de joie; c'est celle

de notre ami André PALISSE, une des grandes figures du Stalag V B. Tous ceux qui sont passés à Villingen, se souviennent de Palisse, adjoint de l'Homme de Confiance principal, de son humeur toujours souriante, de son dévouement infatigable et des services innombrables qu'il a rendus à l'ensemble des prisonniers appartenant au V B. Il a été absent de France pendant de nombreuses années et nous lui savons gré d'avoir choisi la Journée de Rueil, pour reprendre contact avec ses amis.

Le repas, arrosé à souhait, nous a procuré, en outre, deux surprises agréables: d'abord, la présence de M. Marcel NOUTARY, Maire-adjoint de Rueil, ancien du X C, qui a bien voulu accepter — ce dont nous le remercions — de présider le banquet et ensuite la concision des traditionnels discours, caractérisés par une exceptionnelle brièveté.

Cependant, la vraie raison qui nous incite à l'optimisme, provient de la gaieté, de la bonne humeur qui ont été les dominantes de cette journée. A voir les larges sourires et les visages épanouis, on sentait que tout le monde était décontracté, heureux de se retrouver là et bien loin des soucis quotidiens. Or, comme c'est précisément le but de ces réunions, il n'est pas de meilleure récompense pour les organisateurs que de constater qu'ils sont parvenus à leurs fins.

De plus, la Journée du 30 septembre a démontré, une nouvelle fois, la vitalité de nos Amicales. Elle a prouvé, d'une façon éclatante, que l'Amitié est un sentiment qui conserve toute sa force pour nous.

Et notre Amitié, chers amis, née dans des circonstances difficiles, fortifiée peu à peu dans les épreuves, est d'une trempe telle qu'elle est capable de résister longtemps encore à l'usure des années.

C'est pourquoi, à peine terminée la Journée 62, nous pouvons dire, dès à présent, : « Vive la Journée Nationale 63 ! ».

M. ROSE.

grand nombre de places avaient été réservées pour les délégations.

La Messe fut dite par l'abbé DERISOUD et le sermon prononcé par Mgr PETIT, du diocèse de Versailles, ancien des X. En termes élevés, Mgr PETIT magnifia l'entraide. Née de la misère des camps, elle continue pour le plus grand bien des déshérités de la vie. Se grouper, s'unir, tels doivent être les mots d'ordre des anciens K. G. et surtout ne jamais douter de la bonne volonté des hommes. Que les brebis un instant égarées reviennent au troupeau. Grâce à l'entraide nous vaincrons les forces mauvaises. Et cette Caisse de solidarité née des Secrétariats de camps aidera nos malades à recouvrer la santé et apportera dans les foyers éprouvés de douces consolations. S'unir derrière le drapeau de l'entraide, tel doit être le devoir de tout prisonnier de guerre.

Après la Messe, un cortège se forma sur la place de l'église et se dirigea vers le Monument aux Morts. Le Président LANGEVIN et le Médecin-Colonel belge DAVID déposèrent au pied du Monument une splendide gerbe ceinturée de rubans aux couleurs françaises et belges. Une minute de silence fut observée par toute l'assistance. Puis une vibrante Marseillaise fut chantée par tous les anciens K. G.

La cérémonie terminée, on se dirigea vers les salons de l'hôtel de ville de Rueil, où une magnifique réception était organisée par la Municipalité. M. MANTOIS, premier adjoint, remplaçant M. le Maire, empêché. Il était entouré de plusieurs conseillers municipaux et de hauts fonctionnaires locaux. De charmantes hôtesse distribuaient petits fours et cigarettes, pendant que les huissiers débouchaient de nombreuses bouteilles d'excellent vin blanc. Après le discours de bienvenue de M. MANTOIS, notre ami ROSE, dans une de ces allocutions dont il a le secret, tint à préciser pourquoi il était fier de recevoir les deux Amicales dans sa bonne ville de Rueil. Il tint surtout à féliciter nos amis belges de leur présence; il était avec eux à Laupheim, il est heureux de les recevoir chez lui. Et il termina en criant: « Vive la Belgique ! ». Au nom des Belges, notre ami ISTA remercia la Municipalité de son généreux accueil et exprima toute l'émotion ressentie par ses compatriotes devant une telle réception.

L'heure du Banquet approchait. On quitta avec regret les douillets salons de l'Hôtel de Ville et on se dirigea vers le Pavillon Joséphine où nous attendait un plantureux repas. Cent-cinquante convives prirent place autour des huit tables alignées dans le grand salon du 1er étage. M. NOUTARY, adjoint au Maire de Rueil, présidait, entouré de LANGEVIN et du Médecin-Colonel DAVID. On ne raconte pas un banquet. C'est toute l'amitié, toute la joie qui s'expriment dans ces agapes fraternelles.

A 16 heures, les tables furent enlevées et les convives laissèrent la place aux danseurs. Jusqu'à 21 heures, sous la direction d'un orchestre de grande classe, jeunes et... vieux s'en donnèrent à cœur joie. M. POURTOUT, Maire de Rueil, et Conseiller Général, vint honorer de sa présence notre sauterie récréative. Nous terminerons ce rapide compte rendu en employant la formule traditionnelle: Les absents ont eu tort...

H. PERRON.

P.-S. — Notre ami Jules a plusieurs observations à faire sur le banquet. Nous lui laisserons volontiers la plume le mois prochain.

Le rendez-vous de Rueil-Malmaison

C'était le 30 Septembre 1962.

Journée Nationale des Stalags V B et X A B C.

Comme chaque année, nous nous trouvons dans l'obligation d'emprunter au vocabulaire français les locutions les plus admiratives: Journée splendide, ambiance formidable, assistance record, succès éclatant, etc...

L'absence du maître des-relations habituel, notre ami SAINT-OMER, absence fort regrettée d'ailleurs, nous oblige à essayer de vous relater, par le menu, le déroulement de cette remarquable Journée Nationale. Nous pourrions bien sûr recopier le compte-rendu de l'an dernier et en changeant quelques noms cela ferait un reportage de toute dernière actualité. Car les Journées Nationales se suivent... et se ressemblent. Elles se ressemblent surtout par l'ambiance et la joie qui y règnent. Seul le cadre est différent. Il est très rare d'ailleurs que deux Journées Nationales se déroulent dans le même décor.

La Journée Nationale 1962 se déroulait à Rueil. Rueil dont « Le Lien » précédent a donné une si belle présentation due à la plume d'un de ses talentueux reporters. Nous ne reviendrons pas sur le cadre dans lequel s'est déroulée la manifestation mais nous précisons que certains rendez-vous à 10 heures du matin furent honteusement manqués

par certains individus qui, sous le prétexte de rattraper les heures de sommeil perdues entre 1940 et 1945, font la grasse matinée le dimanche matin. Heureusement que nous avions amené avec nous le Kommando familial, ce qui a permis devant le zinc du Bar de colmater quelques brèches.

A 10 h. 15, bien calés devant notre Bar-Tabac, nous pouvions assister au Grand Carrousel automobile qui se disputait autour de l'église Saint-Pierre-Saint-Paul de Rueil. C'était à qui trouverait une place disponible pour garer sa voiture. Nous en connaissons un qui a tourné autour de l'église pendant toute la durée de l'office, faute de place. Vous me direz qu'avec une 2 CV on ne consomme pas beaucoup. D'accord! Mais quand même!!!

A 10 h. 30, la délégation belge est là derrière son drapeau porté par le toujours dévoué GUYAUX. Nous reconnaissons nos amis ISTA, le Médecin-Colonel DAVID, ADAM, STASSE, DAULIE, HERMANS et ces dames. Le porte-drapeau habituel du V B, notre ami ROTH, étant retardé, c'est notre trésorier-adjoint, l'ami DUEZ, qui voulut bien en remplir les fonctions. Derrière les drapeaux et précédés de Mgr PETIT, du Curé de Rueil et de l'abbé DERISOUD, de Cluses, les autorités municipales et les anciens des V B et X A B C pénétrèrent dans une église archi-comble. Heureusement un

Pour nos petits gars en Algérie

Comme chaque année, nous prions nos camarades qui ont un fils effectuant son service militaire en Algérie, de bien vouloir nous communiquer son adresse afin que l'Amicale puisse lui faire parvenir un colis de Jour de l'An.

AMICALE V B.

POTINS DES X

Vitalité amicaliste

La Journée Nationale des Stalags V.B. et X A.B.C. s'est déroulée en présence d'une assistance nombreuse. Si les V.B. étaient en large majorité, les participants des X étaient 50 % plus nombreux que l'année précédente. C'est un succès. Mais combien auraient pu venir et qui se sont abstenus.

Mais ce fut, néanmoins, une Journée faste pour les X, ouverte par la cérémonie religieuse au cours de laquelle, Mgr PETIT prononça un sermon de très haute tenue dans lequel il a magistralement souligné le caractère chrétien de nos buts et de notre action : amitié, entraide. Combien j'aurais voulu que vous l'entendiez tous afin de vous raffermir dans une voie à laquelle l'ancienneté n'a rien ôté de sa beauté.

D'autre part, en l'absence du Maire retenu par d'autres obligations, et qui, cependant, trouve le temps de venir nous dire au revoir, nous fûmes reçus par la Municipalité représentée par ROSE, l'organisateur, et par M. NOUTARY, Adjoint au Maire, ancien du X.C.

Enfin, et ceci était aussi imprévu, le hasard a fait se joindre à nous, un autre ex-X : D'HALLUIN Paul, qui ne se doutait pas, à son départ en promenade, qu'il trouverait, au cours de celle-ci une réunion de camarades.

En somme, on ne peut aller quelque part, sans rencontrer des anciens des X qui ne demandent qu'à rejoindre nos rangs à la condition d'être avisés de notre existence.

Alors, que font ceux qui nous connaissent, nos membres, dont une activité normale devrait être la pêche aux ignorants et un prosélytisme sérieux en faveur d'un organisme dont la vitalité dépend, justement, de cela.

M. LACLAVERIE.

LEDANOIS, 42, rue Dareau à Paris, nous écrit dans un style qui ne semble pas de mise. Comment, on accuse son âge ? Mais nous non plus, n'avons plus 20 ans. C'est pourquoi l'amitié devient précieuse. C'est avec les copains de son âge qu'on oublie celui-ci ! L'Amicale est là pour ça, aussi.

MARGOLINAS, dont j'avais dit qu'il s'était mis lui-même à l'amende, lors du paiement de sa cotisation, renouvelle largement son geste. Je le remercie pour celui qui recevra dans son sana, le colis de Noël qui lui sera ainsi offert.

CHRAPATY n'a pas souvent les deux pieds dans le même sabot. Le vent tourne ? Il part ! C'est ce qui nous vaut de le voir souvent à Paris. Il se devait d'être parmi nous pour la Journée Nationale. Et pourtant, Thionville n'est pas la porte à côté !

FRANCHETEAU, 7, Place Girard, Le Mans (Sarthe), a peut-être mis un frein à son activité amicaliste mais garde les mêmes sentiments.

Marcel BARBEAU a trouvé le moyen de changer de numéro de rue et de commune sans déménager. C'est du métier !

La nouvelle adresse :

6, route de l'Étang-la-Ville
LE PECQ (Seine-et-Oise)

BLIN Roger, secrétaire de Mairie à Vernon (Eure), rend compte de son voyage en Allemagne dans les divers endroits qu'il avait eu l'occasion de visiter en d'autres temps : Nienburg, Brême, Schamlinghausen, Maasen, Affinghausen.

Espérons qu'il trouvera le temps de compléter sa carte par un récit plus circonstancié que tous seront heureux de lire dans le journal.

PERNOT Noël a quitté la Côte-d'Or pour la région parisienne : 54, Boulevard Jean Jaurès, Clichy (Seine).

Si les nouveaux nés lui en laissent le loisir, peut-être le verrons-nous un de ces Mardis.

RAMPILLON, 4, Rue St-Maurille, Angers, a perdu le goût d'écrire. Ce ne serait rien s'il voyageait, de notre côté de préférence.

Et les amitiés de :

BALLE Ferdinand, St-Pierre-Tarentaine, Calvados.

LECLERC Paul, Rue de Suède, Pau (B.-Pyr.).

MORICE Pierre, Rue Haute, Gérardmer (Vosges).

Père ROBERT, La Roche-St.-Secret (Drôme).

PERLMUTTER Antoine, 2, rue Port-Saïd à Marseille.

PEPIN Raoul, Proviseur au Lycée d'Orléans.

COURRIER DU VB

C'est la rentrée. Période de transition entre les vacances et la reprise du travail. C'est la raison pour laquelle le Courrier V.B. est, ce mois-ci, particulièrement mince.

C'est notre ami Jean Desnoës, qui a quitté les bords de Seine pour aller planter sa tente aux Omergues (Basses-Alpes), qui nous adresse une gentille lettre où il nous dit :

« ...Si certains ont besoin de repos, de grand air et de grand calme, il y a un ou deux petits hôtels dans la région où, pour 15 à 20 NF par jour, on trouve des pensions fort acceptables ; je me chargerais, le cas échéant, de les véhiculer depuis la gare de Sisteron (départ gare de Lyon vers 23 heures, ligne de Briançon, changement à Veynes, avant Gap ; arrivée le matin, vers 9 heures, à Sisteron) ; seulement, pour la saison des vacances, il faut retenir vers janvier-février !... »

« ...Salut bien de ma part, dans « Le Lien », tous les anciens du Waldho et du Camp ; fais signe, en particulier, à H. Gannerre et Mario Génois. S'ils veulent tirer quelques grives cet automne, qu'ils me fassent signe. Cela sera avec plaisir et nous sommes presque voisins, maintenant. »

« Je penserai bien à vous tous dimanche 30 septembre en passant devant le quartier Guynemer ; dites-vous que c'est de là que je suis parti il y a tout juste vingt-trois ans, pour finalement vous rejoindre tous dans cette grande pension... Aussi, je penserai doublement à vous tous, dimanche !... »

« ...Enfin, le « Pot de l'Amitié » sera toujours disponible avec joie, pour vous tous qui descendrez sur la Côte par la Route Napoléon. C'est facile : la première route nationale, à droite, en sortant de Sisteron, au fond de la vallée. Qu'on se le dise ! »

Merci à l'ami Jean des paroles aimables qu'il m'a adressées. Elles m'ont profondément touché. Quant au projet que nous avions esquissé ensemble, il tient toujours.

Notre ami Herzog nous fait connaître que, le mardi 25 septembre, il a déjeuné à Thiaucourt (M.-et-M.), à l'Hôtel du Commerce, tenu par l'ami Schoni, en sa compagnie et celle de notre ami l'adjudant Durand, de Pont-à-Mousson, accompagné de son fils, actuellement militaire à Metz.

Tous adressent leur bon souvenir et leurs bonnes amitiés aux camarades du V.B.

Herzog nous affirme que notre champion de boxe du Stalag, Schoni, possède actuellement une forme remarquable et qu'il s'entraîne assidûment, ayant été contacté pour rencontrer prochainement Robinson !

Notre ami Roger Ardoucheau, 2, rue du Général-Séré-de-Rivières, à Paris (14^e), a été victime d'un coup fourré d'un mauvais plaisantin. Le Bulletin avait été retourné à l'Amicale avec la mention « Parti sans laisser d'adresse ». Or, notre ami était tout simplement en vacances. Le nécessaire a été fait aussitôt par M^{me} Maury, mais, à l'avenir, chers amis, méfiez-vous des... mauvaises plaisanteries. Elles peuvent vous priver de votre cher Bulletin.

Frédéric Ballé, l'ancien chef de l'orchestre du Camp, nous envoie de New-York ses meilleures amitiés. Le V.B. est sur tous les continents.

Nous recevons de M. Richard Baiz, à Flozlingen, Kreis Rotwell (République Fédérale Allemande), la lettre suivante :

« Demande de renseignements sur l'ex-prisonnier de guerre Maurice Pelvive ou Peloive, Stanisi, auprès Zavaïr. »

« Ce nommé a travaillé plusieurs années à Floezlingen comme P.G. et il est recherché par un ancien camarade allemand. »

« Malheureusement cet homme, ne connaissant pas la langue française, n'a pu fournir une indication précise ni le nom de famille, ni la commune de Maurice « Pelvive ». »

« Il est exact :

1. le prénom : Maurice ;
2. le camp allemand : Villingen (Forêt-Noire) ;
3. le hameau de Floezlingen où M. Maurice « Peloive » a travaillé avec environ dix camarades.

« Certainement, les ex-prisonniers reçoivent de temps en temps des bulletins d'information. Peut-être est-il possible de trouver de cette manière M. Maurice... »

Allons, les Anciens de Rottweil, vous avez là l'occasion de réunir des amis qui seront heureux de se retrouver. Sur les dix de Floezlingen, il y en a bien au moins un à l'Amicale. Vite, écrivez-nous.

Henri Fisson, à Montigny-les-Cormeilles (Seine-et-Oise), envoie ses bonnes amitiés à tous. Merci, Riton, pour notre Caisse de Secours.

Raoul Bertin, viticulteur à Vigny, par Reims (Marne), que nous avons eu la joie de rencontrer à notre Journée Nationale de Rueil, ainsi que M^{me} Bertin, adresse à tous ses bonnes amitiés.

Charles Lavaud, 42, cours d'Alsace-Lorraine, à Bergerac (Dordogne), que nous sommes heureux de recevoir au sein de notre Amical, adresse à tous les anciens V.B. son amical souvenir.

M. Demongeot, résidence St-Michel C-4, 8, Grande-Rue Saint-Michel, à Toulouse (Hte-Garonne), nous fait part de son prochain départ d'Algérie. Il soigne actuellement sa santé fortement altérée par les événements passés. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement. Notre ami adresse à tous sa bien cordiale amitié.

Bernard Jeangeorges, de La Bresse, n'a pu, à son grand regret, venir participer à notre Journée Nationale de Rueil. Il s'en excuse bien vivement. Il adresse à tous les anciens V.B. son plus amical souvenir. Merci, Bernard, de tes bonnes paroles.

André Palisse, notre ancien « Colonel du Camp », nous a chargé de transmettre à tous les amis du V.B. son plus cordial souvenir. Devenu Parisien, nous espérons le voir souvent à nos réunions.

EXCEPTIONNELLEMENT, la réunion mensuelle de l'Amicale aura lieu, non le 1er Jeudi, mais le 2e Jeudi de Novembre, c'est-à-dire le 8, à l'heure habituelle.

DÉCÈS

M. et M^{me} Bouteille Alphonse et leur fille Marie-Thérèse ont la douleur de vous faire part du décès de leur regrettée mère et grand-mère, M^{me} V^{ve} J. Bouteille.

Les obsèques religieuses ont eu lieu le 10 septembre 1962 en l'église de Bosmoreau-les-Mines.

A notre ami et à sa famille, l'Amicale adresse ses sincères condoléances.

Personnellement, nous avons fait la connaissance de M^{me} V^{ve} Bouteille. Aussi c'est de tout cœur que nous nous associons au deuil cruel qui frappe M^{me} Bouteille et notre ami Alphonse. Qu'ils soient assurés tous les deux, ainsi que Marie-Thérèse, de toute notre sympathie attristée.

CADEAUX DE NOËL 1962

Faites-nous connaître rapidement les noms et prénoms, le sexe et l'âge de vos enfants pour les surprises de fin d'année ; l'âge limite est 12 ans au 31 décembre 1962. Merci.

V. B.

MARIAGES

Les 28 Juillet et 6 Août se sont mariés : Jacques, fils de Louis REZ et Christian, fils d'Etienne JOYE.

Nos félicitations et nos vœux de bonheur aux jeunes époux. Les parents esseulés trouveront du réconfort à l'Amicale.

SEPULTURES DE SCHLESWIG

Notre ami FRANÇOIS nous avait signalé que le coin du cimetière de Schleswig, où étaient enterrés les prisonniers, était à l'état d'abandon.

Nous avons interrogé le Service des Sépultures Militaires et avons été informés que tous les corps de Prisonniers Français inhumés dans le cimetière avaient été relevés et rapatriés.

L'entretien des sépultures est donc devenu inutile. Cependant, nous allons étudier les modalités de l'érection d'une plaque commémorative en ce lieu, rappelant les noms des Camarades qui y reposèrent.

Amicale de Schramberg

Activités de l'Amicale pour 1963

Deux grands rassemblements des anciens de « Schramberg » sont prévus pour l'année 1963.

1^o Nous avons envisagé pour le mois d'avril ou mai 1963 le rassemblement des anciens de Schramberg à Epernay.

Souvenez-vous de cette inoubliable journée du 21 septembre 1958 où, grâce à notre ami Médard, le champagne coulait à flots.

A notre voyage à Schramberg (Pâques 1962), M. le Maire, M. Karl Maier, et M. Kurt Steim (Etablissement Hugo Kern) ont manifesté le désir de se joindre à nous, mais il est évident que, si nous les invitons, il faudrait un maximum de personnes à cette journée ; notre ami Médard m'a promis de faire son possible pour que cette journée soit un triomphe.

2^o A la demande de notre ami Yves Thomas, de Saint-vagnac (Tarn), pour le mois d'août 1963 des vacances, tous ensemble.

Je suis déjà en relations pour un coin charmant en Lozère, à côté de Saint-Chély-d'Apecher, où un petit village a été construit avec bungalows et chalets à un prix vraiment très raisonnable.

PRIX ÉTÉ 1962 (un bungalow ou chalet par famille) :

— Bungalow occupé par 4 personnes : 10 NF par personne tout compris.

— Chalet : 13 NF, avec cabinet de toilette, W.-C. et douche.

Une cuisine saine et copieuse, avec la possibilité de faire du tennis, basket, natation, pêche ; il y a également de splendides promenades à proximité : le Viaduc de Garabit, la Vierge du Puy, le Passage de Grand-Val, la Cathédrale de Mende, les Gorges du Tarn, etc...

Dès à présent, réservez vos vacances 1963 pour l'Auvergne avec vos amis de l'Amicale de Schramberg.

Nous serons tous heureux de nous retrouver et de passer de longues journées ensemble. Je vous ferai parvenir à tous tous les détails nécessaires, car nous devons retenir dès le début de l'année.

Je vous demanderai donc d'examiner attentivement la notice que je vous enverrai et de me répondre en temps utile.

Je vous demande à tous de faire un effort, de venir le plus nombreux possible à nos deux grandes manifestations de l'Amitié, et ce sera pour moi la plus belle récompense : celle de nous voir tous réunis.

HADJADJ Roger,
3, rue de Neuilly, Clichy (Seine).
(Ballade en vers très libres)

Pâques à Schramberg

Dans ma prime enfance, le seul nom de « Forêt-Noire » était plein pour moi de spectres effrayants. Était-ce seulement l'évocation de ce mot sombre et inquiétant ? Peut-être aussi était-ce l'effet de la lecture de Victor Hugo qui visita ce pays en 1839 et dont l'imagination débordante transformait en récits hallucinants les moindres incidents de voyage qu'il rencontrait ou même qu'il inventait le plus souvent de toutes pièces. D'ailleurs, de la Forêt-Noire il ne connut guère que Fribourg-en-Brigau et le parcours de cette ville à Bâle qu'il effectua pour partie de nuit, car au temps des diligences il fallait se lever de bonne heure si l'on voulait arriver au terme du voyage. Et ce qui le frappa le plus pendant son séjour, ce furent « les truites du Haut-Rhin, qui sont d'excellents petits poissons — et fort jolis ; bleus, tachés de rouge », ce qui prouve qu'il ne négligeait pas les joies de l'existence.

Depuis, j'ai souvent fréquenté la Forêt-Noire et sous le soleil éclatant comme sous les éclairs et les sombres nuées d'orage, elle m'a toujours paru singulièrement attachante. Il faut l'avoir parcourue pour en saisir tout le charme pénétrant. Le matin de Pâques, parti dès le lever du soleil, je suivais le cours d'un petit torrent qui se jette dans la rivière de Schramberg, la Bernecktal, en remontant vers Lauterbach, à travers une magnifique forêt de sapins dont les longs fûts couronnés d'aiguilles formaient une voûte impénétrable entre deux parois verticales de rochers. Des halliers profonds, des pins, des sapins, des mélèzes, par moment une clairière, dans laquelle un grand chêne se dressait seul, comme un chandelier à sept branches, et des ravins où l'on entendait murmurer des torrents. Parfois un calvaire portant un Christ coloré se dressait au détour du sentier, ou une chapelle polychrome, moellons blancs et briques rouges, mettaient une tache vive sur le vert sombre des arbres. Le torrent, « cette eau qui fait du bruit », comme me le disait un vieux guide chamoniard en parlant de l'Arve (et dont on ne cesse d'entendre le grondement continu dans le calme de la nuit, même quand on est endormi), bondissait joyeusement de cascades en cascades, de rochers en rochers, contournant les troncs des vieux pins que la tempête avait déracinés et couchés en travers du lit, sur la mousse des bords et apportait une exquise fraîcheur.

Parfois, un champ de faible étendue interrompait la monotonie avec ses taches vives aux multiples couleurs de jonquilles, de colchiques, de scilles, de crocus, de jacinthes en fleurs. Dans les aubépines, les merisiers et les genêts, le bourdonnement des abeilles concurrençait le bruit du torrent, et le chant joyeux des oiseaux semblait insolite en ces lieux.

Le long du chemin, de place en place, des bacs remplis de gravier avec, en Français et en Allemand, cette inscription énigmatique : « Il est interdit de se servir de ce gravier, même en cas de verglas ! ». On se demande vraiment à quoi ces bacs peuvent bien servir s'il est interdit de les utiliser. Mystère que je n'ai pu éclaircir.

A un détour du chemin, un petit lac artificiel formé par la retenue nécessitée par la prise d'eau d'une usine (car les usines et les nombreux ateliers artisanaux de Schramberg ont tous une prise d'eau sur un torrent pour leur procurer la force motrice) et plus bas, encastré dans la paroi rocheuse, un médaillon représentant l'ingénieur Arthur Junghans qui fit la fortune de la région en y introduisant autrefois l'horlogerie. En ai-je vu dans le monde de ces « coucous de la Forêt-Noire », dont certains même marchaient ? Devant ce monument, des bancs avaient été placés sans doute pour le délassement d'énormes fournis qui en masse compacte s'y prélassaient, attendant l'imprudent qui aurait la malchance de s'y asseoir. Je fus celui-là, et en peu de temps je ressentis les effets de l'exploration méthodique de ces indésirables qui me manifestaient leur amitié de façon intolérable. Je dus danser un twist échevelé pour m'en débarrasser, et encore, huit jours plus tard, à mon retour chez moi, j'en découvris quelques-unes qui, tenaces, n'avaient pu se décider à quitter le fond de mes poches. Je les ai secouées par la fenêtre, et qui sait ? peut-être un jour je découvrirai dans quelque coin de mon jardin une fourmière franco-allemande ?

Quant aux jolis petits écureuils qui hantent le parc municipal comme la forêt, si dans le parc ils sont si méfiants qu'on ne peut guère s'en approcher, par contre dans la forêt, comme les écureuils noirs de Bavière ou du Tyrol, ils sont beaucoup plus familiers. D'abord dissimulés derrière les troncs d'arbres, ils m'épiaient de leurs yeux vifs et brillants, en se demandant sans doute entre eux, comme dans « le Sous-Préfet aux Champs » d'Alphonse Daudet : « Est-ce que c'est méchant ». Mais non, charmants petits écureuils, l'homme n'est méchant que pour ses semblables, « homo homini lupus », mais il ne l'est pas pour les gentilles créatures que la nature multiplie sous ses pas. Rassurés, petites boules fauves, panaches en bataille, ils s'approchaient pour venir prudemment prendre dans ma main un cacahuète dont ils sont très friands. Certains même allaient vite l'enterrer dans un coin pour se hâter d'en quérir un second.

Au dessus de la montagne, le vieux Nippenburg dresse son altière silhouette. Pas de village en Forêt-Noire qui n'ait son vieux burg plus ou moins ruiné. C'est à croire qu'au Moyen-Âge, les chevaliers n'avaient rien d'autre à faire pour passer le temps qu'à

construire au-dessus de tous les défilés, et il y en a, ces châteaux-forts pour y cacher leurs amours et leurs haines dont les récits nous ont été transmis par les poètes d'outre-Rhin. Du vieux burg de Staufen où le véritable Faust faisait en chair et en os ses célèbres expériences d'alchimie, de celui de Badenweiler où les grands-ducs de Bade abritaient leur ennui, à ceux de Schramberg, car Schramberg en possède deux, la « ville des cinq vallées » ne pouvait décemment en avoir moins, chaque petit pays montre fièrement son château réduit le plus souvent à quelques pans de murs ruinés, mais qui se profile si bien le soir, se découpant en noir et rose sur le soleil couchant ou sous les feux croisés des projecteurs, car si le son n'y est pas encore, la lumière y est. Et dans la pénombre, ce n'est plus un château, c'est une énorme scène, c'est le Château de la Belle au Bois Dormant, on attend que le rideau se lève et que les acteurs reprennent vie, et l'on verrait sans surprise la ville et le château, cette fourmière de nains et ce géant pétrifié, se mettre en branle et jouer leur rôle de résurrection.

De là-haut, on a un panorama splendide sur Schramberg et on comprend pourquoi cette ville s'est établie dans ce lieu stratégique, le confluent de cinq vallées. La même vue, on l'a dans l'autre sens si on monte au stade établi dans la montagne, stade magnifique, ultra-moderne et qui nous fait envie. Mais la température estivale ne nous conviait pas aux records, et d'ailleurs nous ne voulions nullement faire injure à nos hôtes en battant tous les records sportifs sur leur propre terrain. Aussi nous sommes-nous bornés à en faire le tour. Mais, hélas ! le stade est doublé d'un tir aux pigeons alors en pleine activité, et à peine étions-nous sur la route qui surplombe la piste qu'on nous criait danger et nous avons aussitôt compris que bientôt ce serait nous les pigeons. Nous avons dû alors nous livrer aux joies de l'alpinisme sur les pentes jonchées d'aiguilles de pins, et cela au grand dam de nos compagnes qui, n'étant pas équipées pour de telles acrobaties, risquaient à chaque instant des chutes sans danger mais spectaculaires, à la grande joie, il faut bien le dire, des hommes (ce sexe est sans pitié !). Il fallait les voir cramponnées aux troncs des pins, hésitant à les lâcher et ne sachant si elles devaient avancer ou reculer. Heureusement, au retour, l'équipement perfectionné du bar du stade leur permit de reprendre leurs esprits et bien entendu leur suprématie incontestée.

C'est au cours de mes promenades aux environs de Schramberg qu'on m'a offert de goûter un « Beaujolais de Bourgogne ». Je n'ai pas voulu rater cette occasion unique, et ce Beaujolais bourguignon m'a paru fort bon. Mais après tout, si le vin est bon, ne doit-on pas pardonner cette confusion ? Les monts du Beaujolais ne sont pas si loin de la Bourgogne, et je me souviens qu'à Jersey on m'a servi un Bourgogne de Nouvelle-Zélande qui était franchement imbuvable. Quand on a goûté, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, ce qui est beaucoup trop, aux Bords de Californie ou au Champagne espagnol, on ne fait pas fine bouche.

Comme toutes les agglomérations du Jura Souabe, Schramberg est la ville des fontaines, des fleurs entre les doubles-fenêtres, des enseignes. Le vieux père Hugo, qui aimait à rêver au bord des fontaines et y laissait jouer son imagination désordonnée (et c'est bien facile, qui ne se souvient de l'extraordinaire scène de la fontaine dans « Les Visiteurs du Soir » de Marcel Carné ?), parle joliment des fontaines de la Forêt-Noire. Ecoutez-le : « Cela est propre aux montagnes. Les montagnes engendrent les torrents, les torrents engendrent les ruisseaux, les ruisseaux produisent les fontaines, d'où il suit que toutes ces charmantes fontaines gothiques doivent être classées parmi les fleurs de la montagne. » J'ai peut-être un peu modifié les termes (je cite de mémoire), mais c'est bien le fond de sa pensée. Et à Schramberg, les fontaines sont caractéristiques et apportent tant de fraîcheur à la ville ! Et on ne s'étonne plus qu'une des principales fontaines soit un hommage à Junghans l'horloger.

Quant aux fleurs qui donnent un aspect si pimpant aux villes wurtembergeoises, elles abondent de partout. Dans les maisons, derrière les fenêtres, plantes grasses ou fleurs des champs, foule de jardins suspendus aux devantures des demeures, dans les squares ou le parc municipal, vaste enclos à flanc de coteaux où grouillent écureuils malicieux et crapauds béats, — et tout cela parmi une broderie ravissante de pignons taillés, de façades gothiques, de toits à girouettes, de tourelles et de tours, — et aussi de magasins fermés, car, hélas ! pendant tout notre séjour, du samedi au lundi de Pâques, nous ne vîmes que vitrines closes, et si nous avons pu quand même emporter quelques cartes postales et quelques souvenirs, ce ne fut que grâce à l'obligeance de quelques commerçants qui entr'ouvrirent pour nous seuls leurs portes. Il est vrai qu'il y avait dans les rues quantité de ces distributeurs automatiques qui commencent à envahir la France, mais, par contre, nous avons pu effectuer d'involontaires glissades sur les trottoirs, car dans toutes ces petites villes propres, saines, heureuses, le trottoir est soigneusement lavé à grande eau savonneuse le samedi après-midi.

Enfin, les enseignes. La Forêt-Noire partage avec l'Alsace le goût des enseignes, fer forgé ou bois découpé ou sculpté, énormes branches de fer touffues

ou plaques ourlées à jour, les plus anciennes de fer, les plus récentes de bois, souvent les plus amusantes du monde.

La vieille église nous a accueillis, curieuse avec son clocher indépendant, reste d'une église plus ancienne qui ne sert plus, et au-dessus d'elle, le Kommando, grande salle aujourd'hui déserte, à demi-obscur, où sont enclos tant de souvenirs, ceux de nos printemps perdus...

Bien sûr, à Schramberg, il y a aussi les habitants. Alfred de Musset, qui, vers 1840, ne connut guère que la salle des jeux de Baden-Baden où il vint perdre le peu qu'il possédait, y aperçut quelques échantillons locaux qu'il décrit ainsi :

« J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit...
Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts
[calieux...]. »

Tout cela a bien changé. Sans doute le costume régional existe toujours, mais on ne le porte plus guère que dans les fêtes locales, et on ne voit plus que sur les cartes postales les femmes avec le grand chapeau orné de pompons rouges, voire portant sur la tête un jardin complet. Aujourd'hui, les hommes construisent des montres et des mouvements de précision aux usines Junghans, modèlent la porcelaine à la Majolika Fabrik, de la pâte à papier et de la papeterie ailleurs, même des éditions de luxe chez Maier, bien d'autres choses encore. L'industrie a définitivement conquis le pays. Bien sûr, autour de Schramberg, le Bauer existe-t-il toujours, mais il est motorisé, et sa Volkswagen sillonne les routes où elle rencontre les « crapauds », je veux dire les autobus de la Kraftpost, qui, héritiers de la ligne de chemin de fer aujourd'hui fermée au trafic voyageurs, desservent le village le plus reculé.

Ce que furent les retrouvailles de Schramberg avec ses anciens P. G., d'autres voix plus autorisées que la mienne le diront. Il ne m'appartient pas de décrire les manifestations empreintes de cordialité ni l'accueil courtois qui nous fut réservé, marque d'une réconciliation et d'une hospitalité sans réserve. Et le soir à l'hôtel, en montant l'escalier qui menait à ma chambre, sous l'œil bienveillant d'une superbe vache dont l'effigie grandeur nature était peinte sur la paroi, ou en m'endormant sous les regards attendris des ancêtres de mes hôtes dont les portraits de famille au grand complet couvraient les murs, sous la garde tutélaire du vieux burg que j'apercevais parfois sillonné d'éclairs par la fenêtre ouverte, je me suis dit que ces réunions ne sont jamais inutiles ni dénuées de sens, mais qu'elles aident à la compréhension mutuelle des peuples, et qu'elles les amènent à s'estimer en se connaissant et en se fréquentant et peut-être, qui sait, à s'aimer...

LE CANO Yves,
(Stalag X).

FABRIQUE DE MEUBLES

7 ter, Avenue de St.-Mandé
Paris (XII^e)

RYSTO Raymond

Ex-N° 5305
Membre de l'Amicale N° 548

Salles à manger
Chambres à coucher
Ensemble Studio

DEPOSITAIRE
DE FABRIQUES

Cuisines modernes, Eléments, Tables
Sièges modernes, rustiques et basques
Sièges de jardin, Pliants, Transats

Prix marqués en chiffres connus

Facilités de paiement sur demande

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale
Pour tous renseignements, n'hésitez pas à
téléphoner ou à écrire
Tél. DIDerot 45-07 — Métro : NATION

CHAMPAGNE R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, V B)

Propriétaire récoltant
Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande



Après Rueil...

« Elégie d'Automne »

(Ballade en vers très libres)

Où sont-ils donc les « ANCIENS D'ULM »,
Jadis si nombreux dans la foule ?

Où sont-ils donc tous les amis
Et de Province et de Paris ?

Sont-ils restés à la maison
Quand on reçoit à Malmaison ?

Soucis que tous nous connaissons
Et qu'en un jour nous oublions.

Et ce jour-là nous attendions,
Tout comme là-bas nous espérons.

Voyez, A table, votre place attend.
Pour nous : le vide encor plus grand.

Où sont-ils donc tous les serments
De se revoir une fois l'an ?

Où sont-ils donc tous les « ANCIENS »,
Joyeux lurons, gais boute-en-train ?

Mais l'an prochain vous reviendrez
Et parmi nous retrouverez

Tous vos vieux et chers copains,
Heureux de vous serrer la main.

Lucien VIALARD (30-9-1962).



...Malgré tout, nous étions trente au moins à Rueil, et certains qui avaient fait des centaines de kilomètres, comme l'Abbé Derisoud, Roseau et votre serviteur. Il y avait aussi de nombreux Parisiens et Banlieusards : Vialard (1+2), Yvonet (2), Duez (2), Rein (2), Fillon (5), Vailly (3), Batut (6), M. et M^{me} Brun-Girod (3). Que tous n'aient pas pu assister à toutes les manifestations de la journée, peu importe. L'essentiel est que nous ayons pu serrer la main et parler cœur à cœur avec tous. Et certains, pour cela, avaient fait un effort héroïque. Comme M^{me} Brun (M^{me} Girod) qui, malgré un enfant encore en clinique après une appendicite très difficile, avait tenu à venir nous présenter celui à qui elle vient de s'unir, M. Brun, un ami d'ailleurs du regretté Docteur Girod et un ancien de l'Oflag X. De plus, le Banquet est une chose bien sympathique, mais il risque de grever d'une façon excessive de nombreux budgets familiaux. D'ailleurs, ne croyez-vous pas qu'on peut aussi bien resserrer les liens d'amitié autour d'une tasse de café avec quelques gâteaux secs (les soiffards ne seront peut-être pas d'accord avec moi !) et bavarder à bâtons rompus plutôt qu'au cours d'un plantureux et copieux repas où l'on s'entend à peine ? Anciens d'Ulm qui y étiez, souvenez-vous de la bonne soirée passée chez Legrain, à Tamines. C'était, là, une véritable réunion d'amitié. Et joyeuse et bruyante ! Forcés un peu par les circonstances, nous avons fait coïncider nos réunions annuelles avec celles de notre Amicale Nationale, qui d'ailleurs — on peut bien le dire — a été attirée par la vitalité de notre groupe. L'an passé, il y avait une raison d'être plus nombreux. Dans deux ans, pour l'Abbé Derisoud, une raison semblable se présentera. Cette année, nous étions une table au lieu de deux. Mais l'essentiel reste cet esprit de solidarité et d'amitié mutuelles qui nous relie tous et dont a si bien parlé notre ami Rose. Et ça c'est le principal.

Pour une fois — comme on le souligne plus haut — il y a eu peu de discours et il ne m'a pas été donné, au nom des « Anciens d'Ulm », d'adresser nos félicitations à Mgr Petit pour sa nomination, de remercier Rose, le héros méritant du jour, et d'excuser ceux qui nous l'avaient demandé, en particulier nos amis Crouta et Samelé qui a reçu quelques visites d'anciens ces temps derniers. Je reçois d'ailleurs à l'instant où j'écris ces lignes (10 octobre) une carte de Vialard, de Samelé et de M^{me} en pèlerinage à Ars. Les nouvelles activités professionnelles de notre ami Lulu lui permettront maintenant de voir certainement de nombreux anciens au cours de ses déplacements.

Il vous donne cependant rendez-vous à la prochaine réunion des « Anciens d'Ulm » qu'exceptionnellement, puisque le premier jeudi de novembre coïncide avec la Toussaint, nous avons fixé au jeudi suivant, c'est-à-dire 8 novembre. Amis de Paris et de Banlieue, venez-y nombreux encourager notre poète élégiaque ! A tous, mon salut le plus cordial.

J. V.

Le Gérant : PIFFAULT.

Imp. Chasseray-Monconté, Chef-Boutonne (D.-S.)

La bouteille de « Choum »

Les quinze hommes du Kommando étaient groupés autour du poêle rougeoyant. Ils parlaient peu. Après les commentaires sur les événements militaires et des digressions sur la chronique locale, les conversations étaient tombées. Il faisait bon dans la pièce. Dehors, il y avait 30 cm. de neige et le thermomètre devait osciller entre 15° et 20° au-dessous de zéro. Le vent, soufflant en tempête, faisait vibrer les volets.

Arnold, à cheval sur un banc, dégustait avec avidité une boîte de viande « Made U.S.A. ».

Laroche, qui bourrait sa pipe pour la quatrième fois de la soirée, dit soudain : « Quel vent ! C'est pas un temps à coucher dehors. Tiens, Rouget, raconte-nous donc l'histoire de la bouteille de choum. C'est samedi, aujourd'hui. »

Debenne et Songis renchérèrent aussitôt : « Oui, allez, vas-y, ça nous changera peut-être les idées. »

Mais Rouget paraissait peu enthousiaste : « Oh ! pas ce soir. Il est déjà tard. Et puis vous la connaissez tous par cœur. »

— Ça ne fait rien. D'ailleurs, y a déjà longtemps qu'on ne l'a pas entendue.

Rouget se faisait prier. Assis au coin de la table, il tirait sur sa pipe à petites bouffées. L'histoire qu'on lui demandait, il l'avait certainement racontée déjà une bonne dizaine de fois.

Bessière, Roth, Michel s'étaient joints aux autres :

— Allons, décide-toi, embraye. N'attends pas une heure.

Pressé de toutes parts, Rouget ne pouvait que s'exécuter.

— Après tout, puisque vous y tenez. Mais je vous préviens, elle n'a pas changé depuis la dernière fois.

Et, d'un ton résigné, il enchaîna :

— Vous savez tous que j'ai servi dans l'Infanterie de Marine. Oh bien, j'étais, cette année-là, à Aix-en-Provence, où je suivais des cours qui devaient se terminer au mois d'août. Plusieurs semaines avant la fin, nous avions décidé — par nous, je veux dire une trentaine de camarades — d'organiser un grand dîner de clôture.

Pour être tranquilles, nous avons choisi un restaurant qui se trouvait à La Palette, à 5 ou 6 km. de la ville.

Un soir, donc, nous étions installés, tous pétillants de gaieté autour d'une table abondamment garnie. Inutile de vous dire que le repas était copieusement arrosé et qu'à 2 heures du matin la bonne humeur était à son comble.

Bien entendu, on décide de ne pas en rester là et de finir la nuit dans une maison hospitalière d'Aix-en-Provence que nombre d'entre nous connaissaient bien.

On téléphone pour commander des taxis. Mais comme nous n'en trouvons que deux, il faut, bien sûr, qu'ils fassent plusieurs voyages.

On avait tiré au sort l'ordre des partants. Moi, j'étais dans la dernière voiture, avec trois autres. On trinqua avec le patron du restaurant en attendant, mais l'ambiance était brisée.

Enfin, notre tour arrive et nous voilà débarqués à 3 heures du matin dans une rue peu éclairée, si ce n'était par des enseignes à gros numéros.

La température avait fraîchi. On sentait venir l'approche de l'aube.

Nous entrons dans la première salle de l'établissement. A notre grande surprise, elle était presque vide. Seuls, trois ou quatre de nos camarades étaient attablés, avec un air d'ennui, devant des bocks de bière à moitié vides.

— Alors, où ils sont tous ?

Les camarades nous font un geste vague en montrant l'escalier qui conduit aux étages supérieurs. Dans la deuxième salle où nous pénétrons, même spectacle : deux ou trois camarades qui bâillent de sommeil et de lassitude. Pas un civil, pas une serveuse, aucune des dames qu'on s'attend à trouver en pareil lieu.

Nous étions là, désœuvrés, les mains dans les poches, ne sachant que faire. Au bout de cinq minutes, un de ceux qui étaient arrivés avec moi, un nommé Foveau, me dit :

— Dis donc, viens voir un peu dans la cuisine s'il n'y a pas de feu.

Comme nous connaissions les aîtres, nous entrons dans la cuisine, déserte elle aussi. Il n'y avait pas de feu, naturellement, et nous restions tous les deux appuyés contre la cuisinière sans dire un mot.

La lumière n'était pas allumée, mais nos yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité. Devant nous se dressait un petit buffet dont la partie supérieure était vitrée :

Foveau, qui s'en était approché, murmura tout à coup :

— Vise un peu, voilà ce qu'il faut pour nous réchauffer. Je vois une bouteille carrée ; c'est sûrement du rhum Saint-James.

Et, sans attendre ma réponse, il ouvre le buffet pour soulever la bouteille.

— Chouette, elle est aux trois quarts pleine. Ça, c'est un coup de veine !

Puis voilà mon Foveau, d'un geste décidé, qui glisse la bouteille sous sa vareuse.

— Amène-toi ! Amène-toi !

Revenus dans la grande salle, nous faisons signe à trois camarades avachés sur une table de nous suivre. Ils nous regardent, ahuris, sans comprendre :

— Venez dehors, on va vous montrer quelque chose de bath. Venez vite, venez vite.

Un peu interloqués, ils nous rejoignent dans la rue et nous faisons tous quelques pas pour nous placer dans l'ombre.

Foveau sort la bouteille et proclame d'un ton triomphant :

— Hein ! qu'est-ce que vous dites de ça, les gars ! Vous voyez un peu, si j'ai la main heureuse. Rien de tel pour nous remettre en forme. Allez, chacun une rasade pour commencer.

On se repasse la bouteille de bouche en bouche. Le liquide avait un goût bizarre, difficile à définir. Une chose certaine, ce n'était pas du rhum Saint-James.

Nous restions là, surpris, un peu déçus, cherchant à identifier le breuvage.

Ce fut Foveau qui reprit la parole le premier. Je dois vous préciser qu'il avait fait un séjour de trois ans en Chine.

— Eh bien, je vais aujourd'hui vous dire qu'est-ce que c'est. Ça, c'est du choum, et du choum mandarin de première classe. J'ai reconnu le goût tout de suite.

Mais un autre camarade — un nommé Collet — se mit à rire ironiquement :

— Tu me fais rigoler avec ton choum. Tu ne sens pas que c'est de l'arak. Oui, de l'arak, je sais ce que je dis, j'en ai assez bu en Syrie.

— Pourquoi pas de l'anisette pendant que tu y es. Non, mais tu ne vas pas me faire croire que je suis saoul. J'en ai sifflé du choum, à Shangai, et je suis sûr de ne pas me tromper. Mais, toi, t'as pas une gueule à boire du choum.

La discussion tournait à l'aigre et menaçait de s'envenimer, chacun restant sur ses positions.

Fort heureusement, un civil s'engagea dans la rue et, s'approchant de notre groupe, créa une diversion. Nous l'interpellâmes tous ensemble :

— Eh, l'ami, viens boire un coup avec nous !

Comme nous étions cinq et la rue désertique, il jugea plus prudent de ne pas nous contrarier.

Nous rebûmes tous une gorgée de liquide.

— Toi, au moins, t'es un pote. Tiens, reprends encore une goutte.

Décidément, le « nectar » avait un drôle de goût. Impossible de le rattacher à une liqueur connue. Le civil parti, la discussion recommença :

— Oui, tête de mule, c'est du vrai choum et du choum pour les connaisseurs, pas pour des corniauds de ton espèce.

— Sois poli, eh ! pas beau ! Si tu veux parier ton prochain prêt, je te le prouverai que c'est de l'arak.

Nous avalâmes tous une nouvelle gorgée. Foveau et Collet continuaient d'échanger, en élevant la voix, les plus beaux fleurons de leur vocabulaire.

A un moment donné, comme ils s'apprétaient à en venir aux mains, j'interviens :

— Est-ce que vous n'allez pas bientôt finir ? Taisez-vous cinq minutes. Vous allez réveiller toute la rue. D'abord, on va vous mettre d'accord. Vous ne voyez pas qu'il y a une étiquette sur la bouteille. Allons la lire sous le réverbère qu'est à cinquante mètres.

— Ah ! ça, par exemple ! Mais c'est vrai qu'il y a une étiquette !

On part au pas de course et, arrivés sous la lumière, qu'est-ce que nous lisons sur une petite étiquette ovale ?

Vous ne le devinez jamais. Ça, je vous le donne en mille. Eh bien, nous lisons tout simplement : « Liqueur à régulariser les règles ».

On est tout de même resté un instant sans voix. Puis, bien sûr, on a poussé ensuite quelques exclamations tonitruantes suivies d'une série de jurons bien sentis.

Mais vous me croirez si vous voulez. Comme il en restait encore un peu dans la bouteille, on a tous fini de la liquider...

Matricule 23653.

« Printemps perdus »

de Paul Vandenberghe

La pièce qui évoque avec le plus de puissance certains aspects psychologiques de la captivité.

Que ceux qui en désirent un exemplaire remplissent le bulletin ci-dessous et nous le fassent parvenir.

Veillez envoyer à M.
rue à
..... exemplaires du n° 103 de « L'Avant-Scène » (« Printemps Perdus »).

Je verse, ce jour, au C.C.P. n° 4.261-13
Paris, la somme de NF (nombre
d'exemplaires à 2 NF + 0,50 NF pour frais
d'envoi).